

# dial

## diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1473 - 15 mars 1990 - 5,5 F

### D 1473 **GUATEMALA: PERMANENCE DE LA VIOLENCE POLITIQUE**

Même si la situation n'est pas comparable à la première moitié des années 80 (cf. DIAL D 809), on assiste depuis plus d'une année à un retour inquiétant du climat de violence politique. Les escadrons de la mort et assimilés sont toujours à l'oeuvre, comme en témoigne récemment l'assassinat au Guatemala de l'opposant salvadorien Hector Oqueli et de la Guatémaltèque Gilda Flores (cf. DIAL D 1456). La situation économique demeure désastreuse. Et la relance de la guérilla en rural n'est pas étrangère au durcissement de la répression.

Les milieux religieux du catholicisme, soucieux de l'injustice en rural (cf. DIAL D 1307) et appliqués à un règlement politique du conflit armé (cf. DIAL D 1368), sont toujours dans la ligne de mire de la répression ainsi qu'en témoigne l'enlèvement et la torture d'une religieuse nord-américaine en novembre 1989. Son récit, publié par la Conférence des religieux du Guatemala (CONFREGUA), est rapporté ci-dessous. Les évêques du pays viennent une fois de plus, au terme de leur assemblée générale de janvier 1990, de rappeler les causes structurelles de la crise nationale. Larges extraits ci-dessous.

Note DIAL

#### 1. Enlèvement et torture d'une religieuse nord-américaine (2 novembre 1989)

Soeur Diana Ortiz avait reçu des menaces au cas où elle ne quitterait pas le pays, sous forme de trois lettres anonymes adressées, la première, à San Miguel Acatán, dans le Huehuetenango, paroisse où elle travaillait comme éducatrice auprès des enfants; la deuxième, à Guatemala-Ville; et la troisième, à Posada Belén. Elle avait également été abordée sur la place centrale de Guatemala-Ville par un inconnu qui lui a dit aussi de quitter le pays.

Le 2 novembre Diana participait à un cours à Posada de Belén, à Antigua Guatemala. Un peu après huit heures du matin elle demanda au gardien de lui ouvrir la porte de l'immeuble donnant sur le jardin de derrière. Elle s'y rendit seule, dans l'intention de prier un moment alors que commençaient les classes. Elle était là depuis une dizaine de minutes en train de lire la Bible quand elle a senti une main se poser sur son épaule et une voix lui dire: "Coucou, mon amour!" C'était l'homme qui l'avait abordée à Guatemala-Ville. Il lui déclara qu'elle devait le suivre car il avait quelques questions à lui poser. Un autre homme fit son apparition, qu'elle ne connaissait pas. Le premier insista. Elle leur répondit par la négative. C'est alors qu'ils brandirent une grenade, en menaçant de la lancer dans le réfectoire où les autres participants du cours prenaient leur petit déjeuner. Elle fut donc obligée de sortir avec eux par l'arrière du jardin fermé par un tas d'ordures. Ils la menaçaient d'un revolver.

Ils passèrent dans la rue du côté de la rivière Pensativo, vers la sortie d'Antigua Guatemala où ils prirent un autocar interurbain. Pendant le voyage le premier homme est resté la main posée sur son épaule, comme pour lui rappeler de ne pas essayer quoi que ce soit. Au croisement de la route avec Mixco, les trois descendi-

rent de l'autocar et marchèrent une dizaine de minutes sur un chemin de terre sans beaucoup de maisons, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une voiture blanche de la police tous phares allumés, comme on en voit beaucoup dans les rues de la capitale; l'un des trois numéros de la plaque minéralogique était 7. A l'intérieur était assise une personne en uniforme de la police. Ils la firent entrer dans la voiture et lui bandèrent les yeux. Le premier homme monta en avant, à côté de celui qui était au volant et qui lui dit: "Je vois que ton voyage a bien marché".

Après avoir roulé une demi-heure environ, ils la firent descendre de la voiture de la police et entrer dans un endroit qui semblait être une cave car il y avait de l'écho quand quelqu'un parlait. Ils descendirent un escalier. Tandis qu'ils descendaient les marches, elle entendit des plaintes et des gémissements, de deux personnes peut-être, un homme et une femme. Ils la mirent dans une pièce où il y avait une chaise et un bureau. Elle se trouvait seule avec les trois hommes: les deux qui l'avaient arrachée à La Posada et celui qui se trouvait dans la voiture de la police. Il faisait sombre et très froid.

Ils lui dirent qu'ils avaient des affaires à discuter et qu'ils allaient lui exposer les règles du jeu: à chaque question posée, elle pourrait fumer si elle répondait bien; si elle répondait mal, à chaque réponse considérée par eux comme mauvaise, elle recevrait une brûlure de cigarette. Ils lui enlevèrent le sweater qu'elle portait et commencèrent à la toucher. A chaque réponse qu'elle donnait elle recevait une brûlure à l'épaule. Ils lui enlevèrent le bandeau de ses yeux pour lui montrer des photos: d'elle-même sur la place de San Miguel Acatan et à Aldea Yalaj, ces deux jours-là étant des jours de fête. (Diana se rappelle qu'en ces deux occasions l'armée était là.) Ils continuaient à la brûler après chaque réponse. Ils lui disaient aussi que, quand ils en auraient fini de leurs affaires, ils allaient s'amuser avec elle. Puis ils lui montrèrent des photos d'un Indien et d'une Indienne l'arme à la main en lui demandant si elle les connaissait. Elle ne les avait jamais vus, et c'est ce qu'elle leur répondit. Ils la brûlèrent une nouvelle fois. Diana reçut ainsi une cinquantaine de brûlures de cigarette.

L'un des hommes lui remit le bandeau sur les yeux. Ils la frappèrent violemment à la tête, elle tomba par terre et se blessa en tombant. Ils la relevèrent et lui dirent qu'ils allaient maintenant s'amuser. Ils commencèrent à l'importuner et à l'humilier dans sa dignité de femme.

C'est à ce moment-là qu'un autre homme entra dans la pièce. L'un des hommes s'adressa à lui: "Alexandro, viens t'amuser". Il leur répondit par une obscénité en anglais très connue chez les Nord-Américains. Quelque chose comme: "Bande d'imbéciles, c'est une Nord-Américaine. Laissez-la tranquille! La nouvelle est déjà sortie à la télévision". Il s'approcha d'elle et l'aida à remettre sa blouse et son sweater. Il lui enleva le bandeau des yeux et lui dit: "Allons-nous en d'ici". Il la conduisit à une jeep Susuki grise et ils rejoignirent la route.

Au cours du trajet, Diana lui parlait en anglais et il répondait en espagnol. Il lui demanda de les excuser car ils l'avaient prise pour une autre personne; il lui rappela qu'ils avaient voulu l'avertir par les lettres anonymes, mais qu'elle n'en avait pas tenu compte. Elle lui expliqua qu'elle était restée à cause de son engagement envers les gens qui souffrent le plus. Il lui dit qu'ils avaient tous deux quelque chose en commun puisque lui aussi s'intéressait au peuple et que c'est pour ça qu'il cherchait à le délivrer du communisme. Elle lui répondit que ce n'était pas pareil car eux ne respectent pas la vie des gens. L'homme lui déclara qu'ils allaient parler à un ami de l'ambassade nord-américaine susceptible de l'aider. Diana se rendit compte qu'elle se trouvait dans la Zone 5. A un croisement plusieurs voitures étaient bloquées et l'attente se prolongeait. L'homme essaya de changer de file. Au moment où il manoeuvrait, Diana ouvrit la portière et sortit précipitamment de la jeep. Elle s'élança en courant. Elle rencontra une personne à qui elle demanda de l'aide. Cette personne la poussa à l'intérieur d'une maison où Diana resta environ deux heures. Puis la personne qui l'avait aidée lui donna de l'argent et lui indiqua quel autobus elle devait prendre pour aller dans la Zone 1. C'est ainsi qu'elle parvint à une agence de voyage et, de là, à la résidence des soeurs de Maryknoll.

Ces déclarations n'ont pas été faites aussitôt aux autorités en raison de l'état physique et psychologique de Soeur Diana Marck Ortiz, ainsi que pour des raisons de sécurité. Elle a dû abandonner le pays, après avoir bénéficié de la protection de la nonciature apostolique.

Guatemala, le 10 novembre 1989

## 2. Communiqué de la Conférence épiscopale guatémaltèque sur la crise nationale (26 janvier 1990)

Voici plus de dix ans que le pays traverse une crise qui s'est dernièrement approfondie et qui met la majorité de la population dans un état de mécontentement, de frustration et de peur face à l'avenir.

Comme évêques du Guatemala réunis en assemblée générale annuelle à Quetzaltenango, nous faisons connaître par ce communiqué les éléments actuels les plus graves de cette crise, en leur donnant une signification éthique à la lumière du projet de Dieu sur notre histoire et notre société, dans l'espoir que notre voix incite tous les Guatémaltèques à rechercher et à appliquer, en un effort commun, les mesures propres à apporter une solution urgente et nécessaire.

### 1. Aspects de la crise

a) Le problème économique - C'est le problème qui frappe les Guatémaltèques avec une force écrasante et dévastatrice, qui réduit la classe moyenne dans des proportions dangereuses, et qui appauvrit davantage encore la classe sociale dans le besoin.

De nombreux chefs de famille ne peuvent obtenir un salaire correspondant aux besoins essentiels de leurs enfants: alimentation, santé et éducation. Suite à une inflation galopante, les salaires se révèlent de plus en plus insuffisants; l'inflation augmente mais les salaires de la majorité des gens restent au même niveau. Le gouvernement a augmenté les salaires des fonctionnaires, mais pas en proportion de la hausse du coût de la vie.

L'initiative privée, dans sa plus grande partie, s'accroche aux anciens niveaux de salaires. Des industriels et des agro-exportateurs, dans une recherche avide de profits accrus, embauchent femmes et enfants en bas âge en les exploitant, en leur payant des salaires inférieurs à ceux auxquels ont droit les adultes du sexe masculin.

L'inflation augmente aussi en raison de la spéculation injuste pratiquée par de nombreux commerçants, intermédiaires et producteurs avides de profits rapides, qui prospèrent sur les besoins du peuple et l'indifférence des autorités.

Le chômage et le sous-emploi atteignent des taux élevés. Notre monnaie se dévalue régulièrement, réduisant d'autant le pouvoir d'achat réel et appauvrissant en proportion la population. Les hausses récentes et les défaillances de services de base comme les combustibles, l'énergie électrique et les transports publics sont pour le peuple source de mécontentement et menace de désespoir.

b) Le problème social - La crise économique dégénère en crise sociale. La faim, la maladie, le manque de logements, de loisirs et d'épargne sont des germes de violence qui se nourrissent de désespoir et de frustration.

La violence qui s'est abattue sur la population depuis plus de vingt ans reste terriblement présente. Une violence que continue la lutte armée dans certaines zones de conflit, faisant toujours plus de victimes, mettant aux prises des compatriotes entre eux et gênant le développement. La guérilla poursuit ses actes de terrorisme, de sabotage et de recrutement forcé de paysans et d'Indiens. L'armée de son côté, pour mener sa lutte contre-insurrectionnelle, n'a pas hésité à entraîner dans le conflit armé des civils, en particulier Indiens et paysans, qu'elle a forcés à participer aux patrouilles d'autodéfense civile, et contraints très souvent à marcher en tête des groupes de ratissage, en les exposant ainsi aux affrontements et à la mort.

Nous devons également relever la violence politique qui a abattu dirigeants, étudiants, ouvriers et membres d'organisations populaires.

La délinquance a augmenté, multipliant le nombre des attaques, des vols et des assassinats. Les délinquants opèrent en toute liberté par suite de l'inefficacité des forces de police, des juges et des enquêteurs. Dernièrement le trafic de stupéfiants s'est ajouté à la crise sociale. Le Guatemala devient un lieu de commercialisation de la drogue à destination de l'étranger, et il est catalogué comme un des plus gros producteurs. Malheureusement de nombreux jeunes guatémaltèques consomment de la drogue.

## 2. Racines de la crise

D'où vient cette crise? Quelles en sont les racines? Comme pasteurs de l'Eglise catholique nous croyons qu'elles viennent de ceci:

a) La perte des valeurs humaines - Au Guatemala la déshumanisation progresse rapidement. La pratique et l'estime des valeurs humaines sont en terrible diminution. Les droits de la personne humaine, sa dignité et son égalité, ne sont plus pratiqués. Ils ne sont pas respectés, ils disparaissent de l'échelle des valeurs chez beaucoup de Guatémaltèques. C'est le cas du système de recrutement militaire sélectif, qui s'applique uniquement à l'Indien et au paysan, main-d'oeuvre de l'agriculture, tandis qu'on laisse tranquilles beaucoup d'autres jeunes, dans les villages et les villes, qui se laissent très souvent aller à l'oisiveté. Cette pratique du recrutement obligatoire est une atteinte à la liberté quand elle est faite par la force et la violence.

Dans la société guatémaltèque, par ailleurs, l'homme est considéré comme un moyen de production et d'acquisition de biens matériels, un instrument de service, un rival à neutraliser.

b) L'abandon de la vie chrétienne authentique - Nombre de Guatémaltèques vivent pratiquement dans le divorce entre la foi et la vie. La population du pays se dit chrétienne, catholique, mais c'est seulement en paroles. La pratique du christianisme est en dehors de la vie quotidienne. Par ailleurs, aujourd'hui, bien des gens vivent sous le signe d'une confusion religieuse créée par les sectes protestantes fondamentalistes: au départ ils pensent que toutes les religions sont bonnes et pour finir ils n'en pratiquent aucune.

Le cinéma, la télévision et la publicité jouent un rôle très important dans l'indifférence vis-à-vis de la pratique religieuse, car ils présentent le plaisir et l'argent comme les seuls dieux auxquels il faut rendre un culte qu'il faut adorer.

Dans de nombreux milieux religieux on pratique une religion superficielle qui reste dans son coin, qui se limite à des réunions agréables de prière et de lecture biblique, sans un véritable engagement dans la pratique des vertus chrétiennes. Ceux qui participent à ces réunions y entrent et en sortent sans passer par un changement des coeurs. Ils n'y recherchent qu'un moment agréable, une consolation du coeur, le bonheur d'être ensemble, alors qu'à leurs côtés tout s'écroule et se détruit.

Tout cela contribue à créer un climat social où l'égoïsme l'emporte sur le service fraternel, la violence sur la paix, et l'individualisme sur la solidarité.

c) L'injustice sociale - Une fois encore nous soulignons l'injustice sociale des structures traditionnelles en vertu desquelles la richesse et les privilèges s'accumulent chez une minorité, tandis que la pauvreté s'abat sur l'immense majorité dépourvue de tous les biens sociaux indispensables. Une majorité pour laquelle l'alimentation, la santé, l'éducation et le travail normalement rétribué sont des chimères hors de leur portée. Cette situation d'injustice sociale a empiré, agrandissant ainsi le fossé entre riches et pauvres.

La crise que traverse les Guatémaltèques et ses racines sont le fruit d'une situation de péché. Cependant la foi et l'espérance dans le Christ nous enseignent que ce n'est pas ce que Dieu veut pour nous. C'est pourquoi nous voulons partager avec vous tous ce qu'est le plan de Dieu sur notre pays, sur notre histoire, sur nos vies.

3. Le plan de Dieu

(...)

4. Valorisation éthique de certains faits

(...)

5. Recommandations pastorales

(...)

Quetzaltenango, 26 janvier 1990

Mgr Rodolfo Quezada Toruño, évêque de Zacapa, prélat d'Esquipulas et  
président de la Conférence épiscopale du Guatemala

Mgr Próspero Penados del Barrio, archevêque métropolitain de Guatemala

Mgr Gerardo Flores Reyes, évêque de la Vera Paz et vice-président de la Conférence épiscopale

Mgr Alvaro Ramazzini, évêque de San Marcos et secrétaire de la Conférence épiscopale

Mgr Enrique Ríos Montt, trésorier et pro-secrétaire de la Conférence épiscopale

Mgr Victor Hugo Martínez Contreras, évêque de Quetzaltenango

Mgr Julio Amilcar Bethancourt F., évêque de Huehuetenango

Mgr Eduardo Fuentes Duarte, évêque de Sololá

Mgr Jorge Mario Avila del Aguila, évêque de Jalapa

Mgr Julio Cabrera Ovalle, évêque d'El Quiché

Mgr Luis Maria Estrada Paetau, évêque-administrateur apostolique de Izabal

Mgr Fernando C. Gamalero González, évêque-prélat d'Escuintla

Mgr Rodolfo F. Bobadilla Mata, vicaire apostolique de El Petén

Mgr Juan Gerardi Conedera, évêque auxiliaire de Guatemala

Mgr José Ramiro Pellecer S., évêque auxiliaire de Guatemala

Mgr Oscar García Urizar, évêque émérite de Quetzaltenango

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous  
vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 350 F - Etranger 410 F - Avion 480 F

Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL

Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441